64

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1366

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

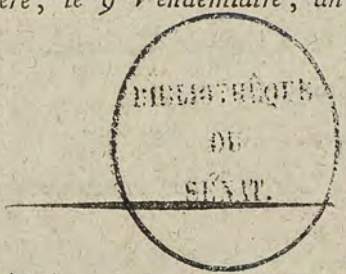


Sirba (Jac.)
de Vaucouleurs
Pièce révolutionn. sur
Charlemagne
an 3.

LA SOIRÉE
DE
VAUGIRARD,
PIÈCE ANECDOTIQUE,
EN UN ACTE ET EN VERS,

Par ARMAND CHARLEMAGNE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de Molière, le 9 Vendémiaire, an 5e.



A PARIS,

Chez les Libraires { Au Théâtre de Molière, rue Martin. / Au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. / A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n° 44.

An Ve.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.* CC. et Cnes.
L'HOTE d'un Cabaret,	*Durand.*
L'HOTESSE,	*Clairmonde.*
LE PRÉSIDENT des Conjurés,	*Valville.*
LE GENERAL des Conjurés.	
Premier Conjuré, Gascon,	*Perceval.*
2e. Conjuré.	
3e. Conjuré.	
Un honnête Homme,	*Fleurot.*
Un Capitaine de Dragons,	*Folanges.*
Un Soldat du Camp de Grénelle.	
Troupe de Conjurés.	Personnages muets.
Quatre Dragons.	
Deux ou trois Garçons marchands de vins.	

L'action se passe à Vaugirard, dans un Cabaret.

LA SOIRÉE
DE
VAUGIRARD,
PIÈCE ANECDOTIQUE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un Cabaret, où il y a plusieurs tables et tabourets.

SCENE PREMIERE.

L'HOTE, L'HOTESSE.

(*Au lever du rideau, on voit l'Hôte et sa femme assis. Le premier s'occupe à boire, et l'autre à travailler*).

L'HOTE.

A TA santé !

L'HOTESSE.

Bois, bois, et manges tout mon bien.

L'HOTE.

Pas d'humeur, ma petite, elle n'est bonne à rien,
Mon vin est fort gentil : partout on le renomme.

L'HOTESSE.

Tu ne peux pas le vendre.

L'HOTE.

Eh bien je le consomme.
Personne n'a d'argent : les temps sont ainsi faits;

On ne fréquente plus nos pauvres cabarets;
L'oisiveté m'ennuie, et c'est chose fort claire,
Que, quand on boit, ma femme, on n'est pas à rien faire,
Et je bois. (*Il boit.*)

L'HOTESSE.

Ce principe.....

L'HOTE.

Est le bon.

L'HOTESSE.

Le mauvais;
Car le profit.....

L'HOTE, *buvant.*

Est clair.

L'HOTESSE.

Pour un ivrogne.

L'HOTE.

Paix.

L'HOTESSE.

Du vieux tems au nouveau, Dieux! quelle différence!
Ici, je m'en souviens, nous avions l'affluence.
Cinq cents pintes par jour au moins s'y consommaient,
Et Dieu sait quel profit les écots rapportaient.
Et des vins..... à tout prix de tous crûs : du Bourgogne
Acheté dans Chaillot, du Champagne à Boulogne;
Du Mâcon de Surêne, et du plus fin Pomard,
Dont on faisait vendange au bout de Vaugirard.
Personne ne boit plus, voilà la fin du monde;
Des travailleurs en vins la disgrace est profonde,
Et si chez eux encore on boit du vin nouveau,
On demande chopine, et l'on y met de l'eau.

L'HOTE.

Cela ne porte point à la tête.

L'HOTESSE.

Pécore!
Tout va de mal en pis, et cela raille encore!

L'HOTE.

Tu ne fais que te plaindre. Eh! morbleu!..... qui vient là?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE PRÉSIDENT DES CONJURÉS.

LE PRÉSIDENT.

SERVITEUR. Ce salon, je crois, nous conviendra.
Vous avez de bon vin ?

L'HOTE.

Parbleu ! belle demande !

LE PRÉSIDENT.

Apportez-en.

L'HOTE.

Duquel ? Et que Monsieur commande.

LE PRÉSIDENT.

Je vous l'ai déjà dit, du bon.

L'HOTE.

A douze sols ?

LE PRESIDENT

C'est bon pour des rentiers. Pour qui nous prenez-vous ?

L'HOTE.

A quinze ?

LE PRESIDENT.

L'employé, le commis sans ressource,
Pourrait s'en contenter. J'ai de l'or dans ma bourse.

L'HOTE.

J'ai de certain Chably.....

LE PRESIDENT

Bon pour des ci-devants.

L'HOTE.

Et vous ne l'êtes pas ?

LE PRÉSIDENT.

Nous avons leur argent.

Rien n'est trop cher pour nous : nous sommes des.... Au reste,
Que vous importe ? Allez, qu'à servir on soit preste,
De l'Arbois, du Volney, du Nuits, du Clos-Vougeot,
Et voilà vingt louis pour payer notre écot.

L'HOTE.

Combien serez-vous donc?

LE PRESIDENT.

Cinquante ou bien soixante,
Le nombre n'y fait rien : la troupe est imposante,
Et vous allez la voir, elle n'est qu'à deux pas;
Dispensez-nous d'attendre; allez. ne tardez pas.

(*L'hôte sort.*)

SCENE III.

L'HOTESSE, LE PRÉSIDENT DES CONJURÉS.

L'HOTESSE.

C'EST donc vous, Citoyen, qui régalez?

LE PRÉSIDENT.

Je paye.

L'HOTESSE.

C'est-à-dire qu'un autre a fourni la monnoie?

LE PRESIDENT.

Cela ne se dit pas, c'est un de ces secrets
Qu'on veut toujours savoir, et qu'on ne sait jamais.

L'HOTESSE, *à part.*

Cet homme me fait peur; je dis, sans être fine,
Que, s'il est honnête homme, il n'en a pas la mine.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE PRÉSIDENT DES CONJURÉS.

BRAVO, cela va bien, on va voir avant peu
Quelque chose de drôle; et si toujours..... Parbleu !
On dira..... Jacobins ! fi donc ! les pauvres têtes !
Ma parole d'honneur ! que ces gens-là sont bêtes !
Oh ! vous aurez bientôt un tour de leur métier,
Et rira bien, Messieurs, qui rira le dernier !
Bref : nous prenons ce soir une grande mesure.
Je mène tout cela, la réussite est sûre ;
Nos amis en ce lieu doivent se rendre tous,
Et, sans doute ils vont être exacts au rendez-vous.
Les voici.

SCENE V.

Les CONJURÉS *entrent, et se grouppent : les uns s'asseyent, les autres restent debout Cependant on garnit les tables de verres et de bouteilles.*

LE PRÉSIDENT.

PRENEZ place : asseyez-vous, mes frères,
Ou bien restez debout, ce sont là vos affaires ;
Mais malgré votre amour pour la fraternité,
Pour le bien général, et pour l'égalité,
Mes vertueux amis, que vos mains soient discrettes,
Et n'allez pas de l'hôte emporter les serviettes.
Que ceci vous soit dit en passant. Revenons
A nos vastes projets ; parlons, délibérons ;
La séance est ouverte, et que l'on me permette
D'être le président ; j'apporte ma sonnette.
La parole au premier qui la demandera,
Et je vais boire un coup tandis qu'il parlera.

MOUSTACHE.

Amis, chers compagnons, vivrons-nous sans vengeance ?

Souffrirons-nous toujours le mépris, l'indigence.
La pure égalité que nous professons tous,
N'a plus de partisans, plus d'apôtres que nous.
Nos principes sont beaux, on ne veut plus les suivre;
Il faut être honnête homme, et travailler pour vivre,
Et nous ne pouvons plus en révolutions
Exercer nos talens, nous y renoncerions !
Jamais Rappelez-vous tous vos titres de gloire,
Ces faits que l'avenir ne pourra jamais croire,
Quand nous avons instruit toutes les nations
Comme il faut travailler les révolutions.
Nous fîmes sous nos lois trembler toute la France;
Nous eûmes les honneurs, l'argent et la puissance,
Et du nord au midi tout nous était soumis,
Et nul ne respirait que nous et nos amis.
Le revers arriva, précurseur des disgraces,
Et les honnêtes gens ont occupé nos places.
Les en laisserons-nous paisibles possesseurs ?
A tel prix que ce soit regagnons nos honneurs.
S'il faut du sang, cela ne doit point vous surprendre,
Et nous ne sommes pas apprentis d'en répandre.

(On applaudit.)

LE PRESIDENT.

A l'ordre !

Ier. CONJURÉ, *avec un accent gascon.*

L'orateur me rend mal satisfait;
Il parle comme un club, il ne va point au fait.
Les phrases de longueur sont toujours importunes,
Et nous ne sommes pas rassemblés pour des prunes.

LE PRESIDENT.

L'opinant a raison : le temps nous devient cher;
Et nous savons, amis, où nous devons marcher.
J'observe cependant que, malgré notre nombre,
Il est expédient de travailler dans l'ombre,
Et d'attendre la nuit; enfin, dans tous les cas,
Le jour ne nous vaut rien, et nous ne l'aimons pas.
D'ailleurs, il reste encor des mesures à prendre;
Avant d'exécuter d'abord il faut s'entendre.
Rien n'est encore réglé : nous sommes tous égaux,
Mais il nous faut des chefs, il faut des généraux;
Et comme le succès couronnera, j'espère,
Notre entreprise illustre, et non moins téméraire,
Que nous aurons bientôt les postes, les emplois,

L'argent..... que tous les biens nous viendront à la fois;
Voyons lesquels de nous géreront nos affaires,
Et de notre butin seront dépositaires.
Nous avons tous des droits à ces élections,
Nous nous connoissons tous, et tous nous nous valons;
Mais il en est doués d'un peu plus de prudence,
D'un peu plus de tactique, et plus d'expérience.
Donnons tout au mérite, et rien à la faveur;
Que chacun se regarde ici comme électeur.
Il faut des candidats examiner la vie,
Et ce que chacun d'eux a fait pour la patrie.
Je vois à mes côtés des hommes de renom,
De ces vieux travailleurs en révolution,
Que jadis on a vu dans les suprêmes places,
Collègues de Carrier, et marcher sur ses traces.
Ils ne parleront pas; mais croyez, mes amis,
Qu'ils aspirent toujours au bien de leur pays;
Ils n'en pensent pas moins: ici je les indique
A la reconnaissance, à l'estime publique:
Honneurs, postes, emplois, rien n'est trop haut pour eux.

MOUSTACHE.

J'oserais me citer après ces noms fameux;
Je livre à l'examen l'histoire de ma vie:
Je ne dirai pas tout par pure modestie.
On me vit de bonne heure essayer mes talens,
Et je fis mon début par voler mes parens.
Ce champ parut peu vaste à mon intelligence;
Je parcourus bientôt une carrière immense;
Je sus escamoter, j'en donnai des leçons;
Mes amis avec moi démeublaient les maisons.
La justice eut pour nous d'inciviles manières,
Et nous fit en public donner nos honoraires.
Je quittai le pays, et je changeai d'état;
Je suis assez bien fait: je m'enrôlai soldat.
Hélas! mon habitude étoit invétérée:
Le jour que j'arrivai, je volai ma chambrée;
Je fus pris sur le fait: ce qu'il en résulta
Se conçoit aisément; on me congédia,
Non sans avoir reçu..... vous devinez le reste;
Sur mon épaule encor l'empreinte est manifeste;
Et depuis ce moment je vous ai pour amis;
Je révolutionne, et j'exerce à Paris.
J'ai, comme vous voyez, subi bien des épreuves;
Je demande un emploi: j'ai fait toutes mes preuves.

2^eme. CONJURÉ.

Moustache est un héros ; je fais la motion
Qu'il soit le général de l'expédition.

LE PRÉSIDENT.

Puis-je le proclamer, sans doute il en est digne.

TOUS LES CONJURÉS.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Recevez, grand homme, avec ce grade insigne,
Le baiser fraternel bien mérité par vous,
Que, comme président, je vous donne pour tous.

3^eme. CONJURÉ, *présentant son camarade.*

Nous sommes tous les deux dignes de vous, nos frères;
Nous avons autrefois servi sur les galères,
Et notre ancien métier, nous le faisons encor.

LE PRESIDENT.

Soyez aides-de-camp. (*Aux Conjurés :*) L'approuvez-vous?

LES CONJURÉS

Très-fort.

2^eme. CONJURÉ, *se levant lui huitième.*

Comptez : je sommes huit, armés pour la querelle,
Et je sommes tout prêts à travailler pour elle.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! qui donc êtes-vous, citoyens ?

2^eme. CONJURÉ.

Cordonniers.

LE PRÉSIDENT.

On peut être honnête homme, et faire des souliers;
Cela ne prouve rien.

LE 2^eme. CONJURÉ.

Quand vivait Robespierre,
Pas un de nous qui n'ait été fonctionnaire ;
Je vous incarcerions le monde proprement,
Et je menions cela, je dis, fort joliment.
Je ne savons pas lire, et c'est pourquoi, mes frères,
J'étions des comités révolutionnaires.

LE PRÉSIDENT.

Citoyens, la patrie adopte avec plaisir

Le zèle avec lequel vous venez la servir.
D'autres vont ressentir le poids de sa vengeance;
Mais vous avez des droits à sa reconnaissance.
La lutte des partis bientôt s'engagera :
Notre cause est la bonne, elle triomphera;
Sur tous les citoyens nous reprendrons l'empire;
Vous les recoffrerez, et cela va sans dire.

1^er. CONJURÉ.

Citoyens, je naquis auprès de Pézénas;
Mon mérite est mesquin, et je n'en parle pas.
Je sais piper les dez, je joue et j'escamote;
Je me donne toujours trois as à la bouillotte.
Je ne suis bon à rien; le travail me fait peur,
Et je veux de l'argent,

LE PRÉSIDENT.

Tu seras fournisseur,
Et tu t'enrichiras.

1^er. CONJURÉ.

J'y ferai mon possible.

LE PRÉSIDENT.

A ce métier, mon cher, cela n'est pas pénible.
La parole est vacante : allons, qui la veut ?

UN HONNÊTE HOMME.

Moi;
Mais je ne viens point demander de l'emploi.
J'ai des doutes encor; je n'ai pas l'assurance
Que vous puissiez sitôt en disposer.

(*On murmure.*)

LE PRÉSIDENT.

Silence.

2^eme. CONJURÉ.

Quel est cet homme-là ?

L'HONNÊTE HOMME.

J'ai servi mon pays,
Et je me suis battu contre mes ennemis.

2^eme. CONJURÉ.

Au fait.

L'HONNÊTE HOMME.

C'est le hasard qui seul ici m'amène.

Je me promenais seul, je traversais la plaine,
Par quelques-uns de vous je me vis invité ;
Ils parlaient d'union et de fraternité.
Cette façon d'agir me parut fort civile,
Et j'acceptai : peut-être ai-je été trop facile.

2ème. CONJURÉ.

Au fait, au fait, au fait.

L'HONNÊTE HOMME.

Doucement, j'y viendrai.
J'ai vu votre séance, et je vous avouerai
Que je n'ai jamais eu de surprise pareille,
Et que je doute encor si je dors, si je veille.
Mon indignation s'allait manifester ;
Ce lieu-ci n'est pas sûr, je devrais le quitter.
Si ce n'était, hélas! la pitié que m'inspire
Le sort des malheureux que je crois en délire,
Et l'espoir d'arracher quelques-uns d'entre vous
A la séduction qui vous entoure tous.
Le crime agite ici ses torches funéraires ;
J'y vois des assassins, et j'y cherchais des frères.

2ème. CONJURÉ.

Qu'on le chasse.

L'HONNÊTE HOMME.

Prêtez l'oreille à mes discours.

(*Grands murmures.*)

Ecoutez-moi, vous dis-je, il y va de vos jours.
Quel mélange en ces lieux ! j'apperçois de ces hommes
Que l'enfer a vomis sur la terre où nous sommes,
A qui, pour assouvir d'indignes passions,
Il faut des attentats, des révolutions.
Des ruines, de sang ils ont couvert la France.
Avides de pouvoir, altérés de vengeance,
Ils veulent ressaisir, dans leurs vastes desseins,
Le scepte tyrannique échappé de leurs mains.
Ils n'y parviendront pas ; ils courent à leur perte :
Le châtiment les suit, et leur tombe est ouverte.
Laissez-les périr seuls, vous qu'à vos vêtemens,
Je présume devoir être des artisans.
Pourquoi vous atteler au char de ces infâmes?
Mettons que le succès vienne absoudre leurs trames;
L'hameçon est doré, mais souvenez-vous bien
Qu'ils vous ont tout promis, qu'ils ne vous tiendront rien.

Un scélérat sous lui n'en veut pas souffrir d'autres;
Robespierre aux bourreaux a livré ses apôtres.
Je vous plains, je vous aime, utiles artisans:
Ayez pitié de vous, pitié de vos enfans.
Laissez les scélérats sur le bord de l'abîme,
Et fuyez avec moi de cet antre du crime.

(*Trois ou quatre des Conjurés se lèvent, et passent du côté de l'honnête Homme. Le reste le menace avec des gestes de fureur.*)

2^eme. CONJURÉ.

Je suis d'une fureur..... Je fais la motion
Que l'on..... (*il fait le geste de poignarder quelqu'un.*)

L'HONNÊTE HOMME, *l'épée à la main.*

Si par malheur.....

2^eme. CONJURÉ.

Cet homme est un démon.

L'HONNÊTE HOMME.

Il est loin, de vos noms puisqu'il faut qu'on vous nomme,
Du poignard des brigands au cœur d'un honnête homme.
Voyez pour le combat si tout est préparé,
Je saurai vous attendre, et je vous combattrai.

(*Il sort avec trois ou quatre autres.*)

SCENE VI.

LES CONJURÉS.

1^er. CONJURÉ.

Cet homme, citoyens, nous insultait, je pense.
Tout coup vaille, il est loin, il a de la prudence;
Je suis un fier-à-bras, et mon épée..... Eh quoi!
Quelle distraction! Je ne l'ai pas sur moi.

LE PRESIDENT.

A votre fier maintien, je vois que les outrages
N'ont pas, chers compagnons, ébranlé vos courages;
Mais les retardemens pourraient les refroidir.
Pourquoi délibérer encore? il faut agir.
Vous allez consommer un important ouvrage

Que les siècles fnturs envieront à notre âge.
Courez, et servez bien la sainte égalité;
Battez-vous pour la mort ou la fraternité.
Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Il aura sur son front les palmes du martyre.
Il est temps de partir.

1er. CONJURÉ.

Partons.

MOUSTACHE.

A moi, soldats.

LE PRESIDENT.

Mais avant de partir, jurons... . Ne jurons pas,
Cela serait trop long, serait trop uniforme :
On sait que les sermens ne sont que pour la forme.

(*Les Conjurés défilent et partent, à l'exception du Conjuré gascon, qui se cache derrière les chaises ou autre abri, de manière, s'il est possible, à ne pas même être apperçu des spectateurs.*)

SCENE VII.

LE 1er. CONJURÉ, *seul.*

LORSQUE j'étais petit, ma mère me disait :
Mon enfant, ce bas-monde est un jeu de piquet:
Ne t'expose jamais à perdre la partie,
Et ne mets point au jeu, mais seulement parie
Pour le joueur qui tient la quinte avec les as.
L'avis étoit fort bon, je ne l'oublierai pas.
Mes braves compagnons volent à la victoire;
C'est fier, rien n'est plus beau ; mais moi..... j'aime mieux boire.

SCENE VIII.

Le Précédent, LE PRESIDENT des Conjurés.

LE CONJURÉ GASCON.

Le Président ! il vient pour me faire marcher !

LE PRESIDENT, *à part.*

Ils cheminent, et moi je viens me retrancher.
Mais.....; je ne suis pas seul. Eh ! c'est notre confrère.

LE CONJURÉ.

Mon brave président révolutionnaire,
Vous allez me gronder, m'appeler paresseux,
Vous me soupçonnerez d'être peu courageux ;
Mais il m'a pris soudain un grand mal à la tête,
Avec un peu de fièvre, et c'est ce qui m'arrête.

LE PRESIDENT.

Pourquoi vous excuser !

LE CONJURÉ.

Vous ne venez donc pas
Pour me faire marcher, me faire mettre au pas ?

LE PRESIDENT.

Du tout ; et puisqu'il faut aussi bien te le dire,
C'est un autre motif qui dans ce lieu m'attire.

LE CONJURÉ.

Je ne le conçois pas.

LE PRESIDENT.

Et le tien, mon ami ?

LE CONJURÉ.

On peut le soupçonner.

LE PRESIDENT.

Je le soupçonne aussi.

LE CONJURÉ.

On a vu quelquefois perdre de bonnes causes;
Qui sait comment tantôt se tourneront les choses.

LE PRESIDENT.

Je faisois à l'instant cette réflexion.

LE CONJURÉ.

Et vive la prudence!

LE PRESIDENT.

Et la précaution.

LE CONJURÉ.

Sans être absolument ce qu'on appele un lâche,
Dans de certains momens il faut que l'on se cache.

LE PRESIDENT.

Je ne suis pas poltron, j'ai quelquefois du cœur;
Mais il est des instans où le danger fait peur.

LE CONJURÉ.

Aussi brave que moi.

LE PRESIDENT.

Mon courage et le vôtre
Sont au pas.

LE CONJURÉ.

Touchez là : nous nous valons l'un l'autre.
S'il vous faut néanmoins dire mon sentiment.
Vous me surprenez fort, monsieur le Président.

LE PRESIDENT.

Comment cela ?

LE CONJURÉ.

Sandis, c'est que la présidence
De vous à moi doit faire un peu de différence.
Je me cache : c'est vrai. Je suis simple soldat
Dans votre corps d'armée, ou plutôt un gougeat.
Je suppose avec vous le succès de l'affaire.
Assez faible, mesquin, sera mon honoraire.
Je me bats : j'ai vaincu; je ne gagne qu'un œuf,
Et pour vous, Matador, il s'agit d'un gros bœuf.
Vous parliez d'or au club; je ne pus que vous prendre
Pour un petit César, un nouvel Alexandre.
Vos soldats vont se battre. Eh donc! vous restez là?
Cela n'est pas joli : je n'aime pas cela.

LE PRÉSIDENT.

Enfant!

LE CONJURÉ.

C'est fort vilain.

LE PRÉSIDENT.

Que tu ne connais guère
Comme on travaille un plan révolutionnaire !

LE CONJURÉ.

Cela doit être assez curieux.

LE PRESIDENT.

S'exposer !
Courir la chance ! Fi, ce serait s'abuser.
On a ses affidés qu'on instruit et qu'on style,
De ces gros chiens d'arrêt qu'on lâche par la ville.
Ils recrûtent des sots dont on fait des soldats,
Des manœuvres, qu'on paye, ou qu'on ne paye pas.
Le tems se rembrunit : c'est d'abord un nuage ;
Mais il se développe, et fait place à l'orage.
On brouille l'atmosphère en feignant d'avoir peur ;
Du tonnerre électrique on tient le conducteur,
On dirige la foudre, et l'on fait dans sa chambre
Des trente et un de mai, comme des deux septembre.
Trouve-t-on à redire à l'opération,
Comme le thermomètre est à l'opinion,
On vise la boussole. et l'on se pelotonne ;
On se dit : Que m'importe ? et qui m'a vu ? Personne.
Puis la grande ressource, et l'on fait au besoin
Eloigner, disparaître, égorger un témoin.
Si la besogne est bonne, on quitte la retraite ;
On dit : Regardez-moi ; car c'est moi qui l'ai faite.
On s'en donne les gants ; on en a les profits ;
Le gâteau se partage, on se mange entre amis.
C'est ainsi qu'au dix août s'est conduit Robespierre.
On combattait : mon homme était cent pieds sous terre.
La bataille gagnée, il cria : me voilà ;
J'ai tout fait, tout conduit ; puis on le proclama.
Cette tactique est simple, on n'en fait plus mystère,
Et voilà l'A, B, C révolutionnaire.

LE CONJURÉ.

Je ne m'en doutois pas, Vous êtes des roués,
Et nous sommes par vous fort joliment joués.
C'est comme le maron, et le singe et la chatte.
Moi, je suis le minet, dont vous prenez la patte
Pour tirer le maron de l'âtre.

LE PRESIDENT.

Tu l'as dit.

LE CONJURÉ.

Bien obligé. Mais vous, avez-vous tant d'esprit
Pour nous laisser mener par de semblables têtes ?
Il faut, en vérité, que nous soyons bien bêtes.
Pardon.

LE PRESIDENT.

S'offense-t-on pour quelques libertés?
Va, nous pouvons nous dire ici nos vérités.

LE CONJURÉ.

J'entends, je crois, du bruit.

LE PRESIDENT.

Quelle plaisanterie !

LE CONJURÉ.

C'est comme le galop d'une cavalerie.

LE PRESIDENT, *effrayé.*

Finis, c'est une peur qui vient de te saisir.

LE CONJURÉ.

Cela se pourrait bien : mais je veux m'éclaircir.

(*Il va regarder à la fenêtre*)

Ciel ! ce sont des dragons ! ventre-à-terre ils accourent.
Ils sont à quatre pas du logis, ils l'entourent ;
Et celui qui paraît commander l'escadron
Descend de son cheval, entre dans la maison.

LE PRESIDENT.

Que dis-tu, malheureux !

LE CONJURÉ.

La vérité trop pure.

(*Il va regarder et écouter à la porte.*)

On monte l'escalier.

LE PRESIDENT.

Bon dieu !

LE CONJURÉ.

Je vous assure
Qu'on vient dans ce salon.

LE PRESIDENT.

On va nous découvrir.

LE CONJURÉ.

Nous en garde le ciel ! Cher président, où fuir.

LE PRESIDENT.

Il s'agit bien de fuite, il est indispensable
De se cacher d'abord.

LE CONJURÉ.

Où ?

LE PRÉSIDENT.

Parbleu !.... sous la table.
Ils ne resteront pas, rien n'est désespéré,
Imite mon exemple.

LE CONJURÉ.

Ou me suis-je fourré ?

(Les deux Conjurés se blottissent, chacun sous une table, dont l'une est à la droite, l'autre à la gauche des Acteurs. Il est nécessaire que chacune de ces tables soit couverte d'une nappe qui descende jusqu'à terre, mais seulement des deux côtés, de manière qu'une espèce d'échancrure ou de retroussis pratiqué sur le devant de chaque table, laisse voir les deux personnages aux spectateurs.)

SCENE IX.

LES CONJURÉS *sous la table*, L'HOTE, L'HOTESSE, UN CAPITAINE DE DRAGONS.

LE CAPITAINE.

Ils formaient, dites-vous, près de la soixantaine,
Et c'est dans ce salon qu'ils étaient.

L'HOTE.

Capitaine,
Voilà la vérité.

LE CAPITAINE.

Nul n'est resté chez vous ?

L'HOTE.

Aucun. Je les ai vu partir ensemble tous.

LE CAPITAINE.

Vous en êtes certain ?

L'HOTE.

Tout autant qu'on peut l'être.
D'ailleurs, je n'avais pas l'honneur de les connaître;
Je ne les connais pas : j'ignore ce qu'ils sont.
Ce qu'ils peuvent vouloir, ou tous ces gens-là vont.
Ils demandent du vin : eh bien, je leur en donne,
Et je fais mon métier sans épier personne.

LE CAPITAINE.

Ils vous sont inconnus. Tant mieux pour vous.

L'HOTE.

Oui-dà !

L'HOTESSE.

Vous me faites trembler. Qui sont donc ces gens-là ?

LE CAPITAINE.

Des hommes dangereux, fléaux de la patrie,
Apôtres du pillage, amans de l'anarchie,
Altérés de forfaits.

L'HOTESSE.

Ce sont des Jacobins;
Tenez : je me doutais que c'étaient des coquins.

LE GASCON, *sous la table.*

Nous sommes signalés.

L'HOTESSE.

Ils ont de ces figures
Qu'on n'aime pas à voir, ou bizarres ou dures,
Et ce ne sont pas là des messieurs fort jolis.

LE GASCON, *sous la table.*

L'aimable compliment !

L'HOTESSE.

Pour l'homme aux vingt louis,
Certes, l'argent est rare. Une pareille somme
Ne se prodigue pas quand on est honnête homme.

LE CONJURÉ, *sous la table,*

Attrape, président !

LE CAPITAINE.

Je sors donc.

LE CONJURÉ, *sous la table.*

Dieu merci.

Bon voyage.

(*Au moment où le Capitaine se dispose à sortir, paraît un soldat du camp de Grenelle, en sueur et en désordre*).

SCENE X.

Les Précédens, LE SOLDAT.

L'HOTESSE.

UN soldat!

LE GASCON, *sous la table.*

Que vient-il faire ici?

LE SOLDAT.

Capitaine, un billet, c'est à vous qu'il s'adresse.

LE GASCON, *sous la table.*

Eh! vas le lire ailleurs.

LE CAPITAINE.

Ceci vous intéresse.

(*Il lit:*)

» Les brigands nous ont assaillis:
» La chose fut pour eux très-funeste.
» A la hâte je vous écris:
» Le porteur vous dira le reste ».

LE PRÉSIDENT, *sous la sable.*

Ciel! nous sommes battus?

L'HOTESSE.

Racontez-nous cela.

LE GASCON. *sous la table.*

Gare le dénoûment de cette histoire-là!

LE SOLDAT.

Mes compagnons et moi reposions sous nos tentes,
Excepté quelques-uns, védettes surveillantes,
Et rien dans tout le camp, et son immensité
N'en troublait le silence et la tranquillité.
Soudain s'élance un cri, précurseur des allarmes;
Les yeux à peine ouverts nous courons à nos armes.
Nous nous interrogeons : où sont nos ennemis ?
Et nous ne comptions pas en avoir à Paris.
Nous connoissons enfin qui sont nos adversaires.
A leurs yeux menaçans, leurs fronts patibulaires,
Et les poignards du crime agités dans leurs mains,
On entend retentir : ce sont les Jacobins.
Les vainqueurs de Fleurus, de Mons, de l'Italie
Dédaignaient de combattre une horde avilie,
Et l'eut abandonnée à la rigueur des lois
Que ces monstres de sang bravèrent tant de fois;
Mais un bruit se repand qu'ils avaient aux barrières,
Aux limites du camp assassiné nos frères;
Et les monstres d'aillenrs redoutant le danger,
Ne voulaient pas combattre, ils voulaient égorger.
L'homme n'a pas pitié du lion en furie,
Qui rugit, qui s'élance, et menace sa vie.
Il est sacrifié sans haine et sans remord.
Il voulait dévorer, il méritait la mort.
Les brigands menaçaient, nos bras les immolèrent
A notre sûreté; quelques-uns expirèrent;
Le reste s'est enfui, comme des malfaiteurs,
Et court ensevelir sa honte et ses fureurs;
Et moi, je vous en viens, à mon devoir fidèle.
Par ordre de mes chefs apporter la nouvelle,
Maudissant les brigands, plaignant les malheureux,
Qui, sans leur ressembler, sont égarés par eux;
Misérables, toujours les instrumens des crimes,
Commis pour d'autres qu'eux dont ils sont les victimes.

LE CAPITAINE.

Des assassins par vous viennent d'être punis.
Ce n'est point un laurier que vous avez conquis.
L'utilité ss doit préférer à la gloire;
Punir des scélérats vaut bien une victoire.

LE CONJURÉ GASCON, *sous la table.*

Si je conspire encor, je consens à périr.

LE SOLDAT.

Capitaine. à propos je dois vous prévenir
De faire en ce canton ue exacte visite.
Quelques soldats honteux du bataillon en fuite
S'y retranchent, dit-on. A quatre pas d'ici,
Un d'eux même à mes yeux vient de se voir saisi.
D'un modeste logis trouvant la porte ouverte,
Il crut en s'y cachant échapper à sa perte,
Et le triste César se blotissait déjà
Sous un lit.... pas plus haut que cette table-là.

(En prononçant les deux derniers vers, le Soldat lève un peu la nappe qui couvre la table sous laquelle est caché le Président des Conjurés, et apperçoit ce dernier).

LE PRESIDENT.

O ciel !

LE SOLDAT.

Quel est cet homme, et par quelle aventure....

LE CAPITAINE.

Paraissez.

LE PRÉSIDENT *paraît avec une sorte d'intrépidité.*

Me voilà.

L'HOTE.

C'est, je crois, la figure
De l'homme aux vingt louis. Parbleu, c'est le caissier.

L'HOTESSE.

Monsieur, des Jacobins voilà le trésorier.

LE CAPITAINE.

Il se peut !

LE PRESIDENT.

Oui.

LE SOLDAT.

Du crime abominable apôtre.

LE PRÉSIDENT.

On ne m'insulte pas : on me punit.

L'HOTE, *découvrant le Gascon.*

Tiens, l'autre.

LE GASCON.

Sandis ! je suis flambé.

L'HOTESSE.

Voilà son compagnon.

LE CAPITAINE.

Venez, homme de bien !

LE SOLDAT.

Il a l'air d'un frippon.

LE GASCON, *toujours sous la table.*

Messieurs, ayez pitié d'un pauvre patriote.

LE CAPITAINE.

Qae fais-tu là, maraud ?

LE GASCON.

Voyez si j'y complotte.

LE CAPITAINE.

Montrez-vous.

LE GASCON.

Il le faut. Je me résigne. Hélas!

LE CAPITAINE, *bas à l'Hôte.*

Quatre dragons !

L'HOTE.

J'y cours, et reviens sur mes pas.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, hormis l'Hôte.

LE CAPITAINE.

L'ÈTRE puissant qui veille au salut de la France
De vos projets contre elle a détruit l'espérance.
Je n'insulterai point au sort d'un ennemi:
D'autres décideront s'il doit être puni.
Mais, certes, je ne puis dans cette circonstance
Que le féliciter de sa rare prudence,
Du soin judicieux qu'il met à conserver
Et sa tête et ses jours précieux à sauver.
D'un chef de conjurés pour occuper la place,

J'ai cru jusqu'à ce jour qu'il fallait de l'audace,
Du courage, du cœur : que les Catilina
Au moins par leur présence animaient leurs soldats.
Cet exemple est celui qu'aux époques anciennes
Donnaient les conjurés dans Rome et dans Athènes.
Messieurs, vous en donnez un autre aux nations ;
Vous faites prudemment vos conspirations.
Les voilà ces héros révolutionnaires,
Intrépides guerriers..... dans les clubs populaires,
Ces fiers tribuns du peuple, hardis.... à le prêcher,
Qui disent, levons-nons, et qui vont se coucher.
Leur apôtre Marat était tout aussi brave ;
Il disait : battez-vous, et restait dans sa cave.
Dans de pareils réduits, comme en retranchement,
Ils attendent la fin d'un grand événement.
Mais, hélas ! ô malheur ! dans leurs trames perfides,
Ces lâches Mahomets entraînent des Seïdes,
Des imprudens séduits, dont ils font des soldats,
Qui meurent pour des chefs qui ne se montrent pas.

LE GASCON.

Il est chef, lui : mais moi je suis un pauvre hère,
Un pétit fantassin révolutionnaire ;
Et si je conspirais, c'est bien innocemment.
C'est que j'imaginais y gagner de l'argent,
Et qu'on m'avait promis une petite somme :
Au demeurant, Messieurs, je suis un honnête homme,
Et je n'ai qu'aujourd'hui fréquenté les vauriens.

SCENE XII.

Les Précédens, L'HOTE, QUATRE DRAGONS.

LE CAPITAINE.

MENEZ dans un lieu sûr ces deux bons citoyens.

LE GASCON.

Tu seras fournisseur ! ce sera dans la lune.
Je commence aujourd'hui drolement ma fortune.

(On les emmène.)

SCENE XIII et dernière.

LE CAPITAINE, LE SOLDAT, L'HOTE, L'HOTESSE.

L'HOTE.

Ce sont là, sans mentir, de sots conspirateurs.

LE SOLDAT.

Puisse-t-on prendre ainsi tous leurs imitateurs!

L'HOTESSE.

Des conspirations sera-ce la dernière!

LE CAPITAINE.

Je le souhaite fort. Je fais plus ; je l'espère.
Oui, de tous les complots on saisira le fil.
Tous les méchans seront punis.

L'HOTESSE.

Ainsi soit-il.

FIN.

De l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N°. 44.